



# Nathalie : « Je suis venue me faire psychanalyser »

**Christel Goulier, Lucas Grimberg**

DANS **LA CLINIQUE LACANIENNE 2021/1 n° 33**, PAGES 91 À 104  
ÉDITIONS **ÉRÈS**

**ISSN 1288-6629**

**ISBN 9782749271729**

**DOI 10.3917/cla.033.0091**

**Date de mise en ligne : 30/09/2021**

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2021-1-page-91?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Nathalie : « Je suis venue me faire psychanalyser »

Christel Goulier, Lucas Grimberg

Nathalie est hospitalisée depuis un an dans le service du Dr S. quand elle rencontre le Dr Marcel Czermak.

Nathalie : Je sais pas ce qui m'arrive, je me reconnais plus. C'est... j'ai perdu la joie de vivre. Je ressens plus d'émotion d'être heureuse, au contraire. Que des émotions où je ressens que la douleur. Envie de rien, j'ai pas envie de rire, m'amuser, j'ai pas envie. Tout ça, je l'ai perdu. Donc je me suis perdue moi-même. Et j'arrive pas à me retrouver comme j'étais avant.

Dr C. : C'est compliqué de savoir pourquoi est-ce qu'on s'est perdu soi-même.

Nathalie : C'est ça, je cherche, je sais pas où chercher.

Elle *s'est perdue elle-même* et lorsque le Dr S., son psychiatre habituel, *la retrouve* après les vacances, elle n'est plus tout à fait comme avant. Elle lui dit : « Ouais, mais j'entends des voix. » Il est *embêté*, *ça l'agace*, *ça le tracasse*, il est inquiet et propose donc à sa patiente de rencontrer le Dr C. lors d'une présentation de malade.

Du Dr S., elle dit : « Je lui fais tout à fait confiance, donc c'est pour ça que je suis là, sinon, j'aurais pas confiance en lui, je serais pas venue. S'il me l'a proposé, c'est pour mon bien. Puis je me

---

Lucas Grimberg, psychologue clinicien.  
Christel Goulier, psychanalyste.

dis que s'il faut passer par là pour guérir et bah, je vais tout faire pour me guérir. Espérer de revenir comme avant. »

## REVENIR COMME AVANT

*Revenir comme avant*, donc, et non pas redevenir. Revenir comme si l'enjeu était véritablement pour elle de retourner sur ses pas, de retrouver un point, un lieu où elle serait. Elle s'est perdue, elle cherche, elle ne sait pas où chercher. Notons également ses premiers mots : *je ne me reconnais plus* qui introduisent et mettent au premier plan la question d'un imaginaire et d'une spécularité en errance, qui pourrait tout autant caractériser un moment d'inquiétante étrangeté qu'une disparition radicale du sujet.

Lorsque le Dr C. interroge cette patiente sur ce qui l'a menée à cette hospitalisation, il l'interroge du côté de la temporalité, mais c'est immédiatement le mouvement qui s'impose dans l'échange.

Dr C. : Parce qu'il y a un avant puis un après ?

Nathalie : J'étais toujours la première à faire des bêtises, à rigoler, à chahuter, à pas se prendre la tête, et petit à petit, ça a régressé.

Dr C. : Petit à petit ou il y a eu un virage ?

Nathalie : Y'a eu un gros virage, un gros travail sur moi-même, parce que je me suis retrouvée paralysée du côté droit pendant quelque temps. Donc, fauteuil roulant, la totale. D'ailleurs, c'est comme ça que le docteur S. m'a connue. Et c'est de là qu'il m'a dit qu'il fallait faire une hospitalisation. Et, en fait, comme il m'a expliqué, j'ai fait un blocage du subconscient. Donc, du coup, il m'a dit, plus de fauteuil, plus rien et il faut travailler sur vous-même et c'est vrai que je l'ai fait et je veux dire grâce à lui oui, maintenant je peux remarquer sur mes jambes et utiliser mes membres normalement.

Le virage débouche sur le blocage, la paralysie et le fauteuil roulant. Une paralysie qui se trouve convertie dans le transfert, une remise en mouvement par son effet radical : *grâce à lui, oui, je peux remarquer sur mes jambes*. D'ailleurs, le Dr S. avait présenté ainsi la patiente :

Dr S. : Je me souviens de la première fois qu'elle est venue à X, en août 2015, elle venait parce qu'elle était dans un fauteuil roulant, à cause de chutes à répétition et que le généraliste ne trouvait absolument rien.

Dr C. : Dans un fauteuil roulant ? Pourquoi ?

Dr S. : Parce qu'elle faisait des chutes à répétition, elle tenait plus debout ! [...] la première fois, je la vois et puis elle me dit : « Je suis fatiguée d'être comme ça », je lui dis : « Ouais, moi, je pense que c'est parce que vous êtes fatiguée que vous êtes comme ça, donc on vous hospitalise et j'aimerais que vous sortiez de mon bureau debout, là quand même », donc elle est sortie debout de mon bureau et puis les choses se sont réglées tranquillement.

Notons que c'est le Dr S. qui parle de « chutes à répétition » quand Nathalie, elle, parle de paralysie, précisant « paralysie du côté droit ».

Le mouvement, son arrêt et sa reprise : voilà ce que nous raconte cette patiente. Dans l'*Esquisse*, Freud a fait valoir cette tendance fondamentale et première à l'inertie. Et c'est le mouvement du prochain, le *Nebenmensch*, qui vient contrarier cette pente, en initiant pour lui la possibilité du frayage. « L'image motrice des mots », nous dit encore Freud, alliant ainsi la possibilité du mouvement à un certain rapport au langage, mouvement que le langage règle ou dérègle, dont il est tout à la fois le moteur et le métronome.

Frayage qui se dessine donc à la faveur de ce prochain et de l'attente que ses mots vont permettre d'endurer. Mais, ici, le temps est incertain – revenir plutôt que redevenir, a-t-elle dit, et ne reste ici que le mouvement, qui, délesté de la dimension temporelle – l'attente –, ne s'offre plus que selon l'alternative suivante : le *blocage du subconscient* et l'immobilité du fauteuil ou la remise en marche sous l'effet des propos du Dr S.

Lorsqu'elle évoque ce fauteuil roulant avec lequel elle allait rencontrer le Dr S. en consultation, elle dit : « Donc, fauteuil roulant, la totale. D'ailleurs c'est comme ça que le docteur S. m'a connue. » *La totale* n'est pas sans évoquer l'idée d'une complétude que le Dr S. viendrait entamer en lui soustrayant cet objet, la remettant en marche. Toutefois ceci opère dans la perspective d'une hospitalisation : relocalisation qui lui permet d'orienter à nouveau son mouvement, de réanimer sa marche tout en l'assignant à un seul lieu. Les quelques sorties qu'elle fera ne se passeront pas très bien, puisque, lorsqu'elle passe quelques jours à son domicile, elle fait *une tentative de suicide*. L'hôpital lui fait donc abri.

C'est un chiffre qui avait déclenché l'arrêt de Nathalie :

Dr C. : J'aimerais bien piger à quel moment, pour vous, il y a eu un virage, vous m'avez bien dit il y a eu un avant et un après.

Nathalie : Quand mon fils allait avoir ses 6 ans. Parce que c'est à l'âge où je me suis fait violer. Donc, le virage a eu lieu à ce moment-là. Pour ma fille, ça m'a fait la même chose. Sauf que c'est passé tout seul. Je marchais plus, j'arrivais pas à m'alimenter, ils ont même pensé que je faisais un AVC, et au final non, et ça a duré pendant deux trois mois comme ça. C'est passé tout seul. »

Et c'est toute sa biographie qui se présente à nouveau sous les espèces du mouvement. Mais un mouvement qu'on lui imprime, une immobilité paradoxale en ce qu'elle prend la forme d'un déplacement :

Nathalie : Ma mère m'a prise et elle m'a déposée à la DASS, parce qu'elle pouvait plus s'occuper de moi. Parce que ma mère m'a eu à 16 ans et mon père à 19 ans.

Dr C. : Mais enfin, ça ne permet pas à une mère de déposer sa gosse à la DASS en si bas âge.

Nathalie : Bah, si, elle l'a bien fait. Elle a bien réussi. Et mon père avec mes grands-parents se sont battus pour me faire sortir de là-dedans. J'y suis restée trois mois.

Dr C. : On a quand même dû lui demander s'il y avait un père dans le coup ?

Nathalie : J'en sais rien, j'étais pas là. J'étais là, mais je me souviens pas.

Dr C. : J'étais pas là !

Nathalie : J'étais là sans être là parce que je m'en souviens pas. »

Être là sans y être : on la dépose, et ça l'absente. Souvenons-nous de ses premières phrases : revenir comme avant, disait-elle, et on peut entendre « revenir » tout court, avec cette dimension de retour, de cercle, de mouvement qui s'annule.

Nathalie : Et après, un coup je vivais avec ma mère, un coup avec mon père, un coup avec mes grands-parents, j'ai fait ça toute ma jeunesse. Des allers-retours. Jusqu'à temps que je que j'ai pété les plombs et que j'ai pris mon envol.

Elle a été davantage bougée que parlée, et de là s'initie un *envol*, cependant menacé par le *j'ai pété les plombs* qui le devance, image rétroactive qui n'est pas sans évoquer la chute d'un oiseau,

le plomb dans l'aile : *Au bout d'un moment d'être baladée à droite à gauche, ça devient fatigant.*

Envol tout relatif donc et qui s'apparente davantage à l'expulsion :

Dr C. : Donc, votre mère, elle vous a déposée à la DASS quand vous aviez entre 3 et 6 mois ?

Nathalie : Ouais, et à 17 ans elle m'a foutue dehors.

Lorsqu'elle se raconte enfant, c'est encore le mouvement qui fait toute la trame de son récit avec d'abord la question de la place :

Nathalie : Quand on a eu des parents séparés, déjà, c'est pas évident. On essaye de prendre la place de la femme, du coup, il faut tout gérer.

Dr C. : Vous avez pris la place de la femme ?

Nathalie : Vis-à-vis de mon père, ouais. Pour moi, c'était important, c'était mon rôle. Il fallait que je l'aide, il était tout seul.

Une place et un rôle, puis une enfant qui, de bougée tout à l'heure, ne peut désormais plus s'arrêter :

Dr C. : Quelle gosse vous étiez, angoissée ?

Nathalie : Non.

Dr C. : Pas du tout ?

Nathalie : Quand j'étais jeune, non, jamais.

Dr C. : Tous les gosses éprouvent un peu ça, plus ou moins.

Nathalie : Moi pas.

Dr C. : Le sachant sans le savoir.

Nathalie : Non. J'étais quelqu'un de très, très, actif, qui n'arrêtait jamais, une vraie pile électrique. J'arrêtais pas, il fallait que je bouge tout le temps. Je pouvais pas rester à rien faire. Et maintenant, c'est tout le contraire quoi.

« Une vraie pile électrique », un courant la traverse, une agitation qui semble « anidéique et neutre » qui n'est pas sans évoquer l'automatisme moteur de Clérambault, spécifié et observé chez certains enfants et relatée dans son article « À propos d'un cas d'automatisme mental chez l'enfant ». « L'automatisme de Clérambault est triple, c'est-à-dire verbal, sensitif et moteur. Il affirme que le délire d'un sujet jeune est toujours amplement moteur et psychomoteur. [...] Jeu débridé ou automatisme moteur viennent à se frôler, et l'un ou l'autre disparaît sans laisser de traces visibles<sup>1</sup>. »

1. É. Bertaud, D. de Quay, F. Benkimoun, « Un enfant s'écrit-il ? », *Journal français de psychiatrie*, n° 44, 2016, p. 51.

Mouvements syncopés dont, petite fille, elle est animée, syncopes dans lesquelles elle disparaissait et qui préfigurent peut-être les chutes à répétition. Contretemps, en tous les cas, dans lesquels elle s'évanouissait subjectivement. Disparition d'ailleurs toujours actuelle lorsque, présente, elle se dit absente : *j'étais pas là* ou lorsqu'elle se soustrait, figée dans son fauteuil roulant, de l'arpentage continu des vivants. Jusqu'à ce que le transfert avec le Dr S. la déplace, l'anime suffisamment pour qu'elle se joigne finalement à la marche ordinaire.

Sa marche s'accompagne-t-elle, pour autant, d'un récit ? Son propos vise-t-il un point de fuite, vers lequel convergeraient les éléments de son histoire ? Perspective organisée par l'objet *a*, cause du désir, qui guiderait alors ses pas ?

C'est la pointe d'une *histoire de voix* qui vient déchirer le texte névrotique du propos de cette patiente et qui a piqué l'oreille du Dr S., motivant la présentation de cette patiente au Dr C. Des voix qui n'entraient pas dans le tableau.

Nathalie : J'entends des voix maintenant. Pourquoi, j'en sais rien.

Dr C. : Ça aussi, je sais pas très bien ce que c'est.

Nathalie : J'entends dans ma tête un homme et une femme qui me disent des choses. Qui me disent que je suis bonne à rien, que je sers à rien, qu'au contraire, je fatigue tout le monde, on n'a pas besoin de moi sur cette terre, de quitter ce monde et, heu, d'arrêter de faire souffrir les gens que j'aime [...] elles vivent avec moi, j'ai l'impression maintenant que je suis plus toute seule, on est trois, quoi.

Dr C. : Vous êtes tout le temps à 3 ?

Nathalie : C'est ça.

« Elle se débat... jusqu'à ce que nous, nous nous demandions, qu'est-ce qu'on va y faire ? Et au moins, il faut pas les prendre pour des névrosés, hein ! », dit Marcel Czermak au Dr S. à la suite de l'entretien. Les voix ne viennent que confirmer au Dr C. ce qu'il avait déjà entendu de cette patiente.

Dr C. : Il n'y a pas de névrose.

Dr S. : Il n'y a pas de névrose ? Elle a des voix depuis six semaines ! [...] Avec le tableau que j'avais en tête et qu'elle a développé au long de l'entretien. Les voix, je tombe des nues.

Dr C. : C'est la raison pour laquelle, dans ces histoires-là, on foire. Qu'est-ce qui fait qu'elle peut nous parler aussi... aussi librement ?

Dr S. : Avec légèreté presque.

Dr C. : On n'arrive pas à y croire ! Vous voyez les questions de doctrine qu'il y a là-dedans, je m'échine à le rappeler : on prend tout le monde pour des névrosés, ils nous racontent un truc, et il y aurait un au-delà. Il y a pas d'au-delà.

Un au-delà qui ouvrirait une certaine profondeur de champ, laissant résonner les propos dans un lointain qui les prolonge toujours, dans un mouvement qui vient entraîner et prendre avec lui d'autres signifiants, jeu de renvois sans fin.

Mais, ici, l'alternative est la suivante et ouvre une tout autre aire ; agitation ou immobilité, avec, pour horizon, la chute. Elle se dit désormais *fardeau*, itinéraire et pas lestés, mélancoliquement rythmés.

Dr C. : Vous êtes sûre ?

Nathalie : Certaine. Et je le pense toujours. Que pour ma famille je suis un fardeau. Ils méritent pas ça. Ils méritent pas d'avoir une mère ou une femme comme moi qui n'a plus de sensations de joie de bonheur quoi. Je ressens plus rien, c'est tout vide.

Pas d'au-delà donc, ou *Le pas au-delà*, titre d'un ouvrage de Maurice Blanchot, un pas qui aurait pu être effectué peut-être dans le territoire de la mort, elle aurait alors marché comme ceux qui « marchaient ainsi, immobiles à l'intérieur du mouvement<sup>2</sup> ». Et souvenons-nous : *revenir comme avant*, disait-elle au début de l'entretien, revenante peut-être de cette étendue, entre-deux morts, Au-delà dont Nathalie s'efforcerait de revenir.

« Qu'est-ce qu'elle fout là ? » se demandait son mari en la voyant à l'hôpital. C'est une question que l'on peut se poser au sujet de ces itinéraires dont on ne sait ce qui les initie et ce qui les oriente. Agitation permanente ou immobilité s'achèvent dans la même boucle, se succèdent mais se valent et peuvent conduire tout droit à l'éjection du sujet. Et les voix font injonction tout autant que les mots du Dr S. : elle sort debout de son bureau, mouvement en lieu et place de toute division subjective.

Elle dit : « Je me suis perdue moi-même », et elle nous invite à nous demander où elle est dans son propre discours. Dans un effort de localisation, attentif à la topographie, à la cartographie qui l'ordonne. Pas d'au-delà, nous dit le Dr C., mais une structure

---

2. M. Blanchot, *L'attente l'oubli*, Paris, Gallimard, 2013.

qui se développe, et dont les déploiements sont tout à la fois la clef de voûte :

Dr C. : Une psychose ça marche avec des étapes, des pivotements, des amplifications, il y a une marche de la psychose, c'est-à-dire que ça a une architecture qui est malheureusement rigide.

Marche de la psychose, qui tantôt abolit tout mouvement, tantôt accélère les gestes du jeu de l'enfant, emprunte le mouvement de l'Autre, agit ce que les voix commandent. Marche qui peut se faire le décalque d'un discours familier, auquel on vient se laisser prendre, traits et figures y prennent la coloration qu'on leur donne.

On aurait pu dire : une spectaculaire conversion hystérique, des voix opportunément entendues dans un transfert certain avec le Dr S. La psychose de Nathalie, on n'y croit pas, parce qu'on ne veut pas y croire ; on n'en revient pas. Marcel Czermak nous met en garde : « Si la psychanalyse est l'art de suspendre les certitudes, c'est pour mieux en trouver, et sûrement pas pour les noyer ou les rendre pâteuses<sup>3</sup>. » Mais ces certitudes ne peuvent s'établir qu'au prix de l'attente, « ne pas comprendre », s'éclairer du doute pour laisser apparaître les lignes, parfois pâles, du champ où elle se déploie. Nous pourrions alors ajouter l'attention, c'est-à-dire à la fois alerte et attente ; « Attente, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident, attention distraite en attente et retournée jusqu'à l'inattendu. Attente, attente qui est le refus de rien attendre, calme étendue déroulée par les pas<sup>4</sup>... »

Attention, donc, aux cercles langagiers dont la multiplication des verbes en RE est venue dessiner courbes et retours, déployés tout au long de cet entretien : *retrouvée, remarquer, revenu, je revois tout, je recommencerai pas, revenir*. Notons que ce revenir avait été précédé d'un « *je suis venue* ».

#### JE SUIS VENUE ME FAIRE PSYCHANALYSER

« Je suis venue me faire psychanalyser », a dit Nathalie à Czermak dans la cour, juste avant l'entretien. Formulation énigmatique. À qui s'adressait-elle ? Était-ce une demande ? Quels sont

3. M. Czermak, *Passions de l'objet*, Paris, Éditions de l'AFI, 2001, p. 28.

4. Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, op. cit.

les enjeux de cette phrase ? Questions compliquées auxquelles Marcel Czermak se confronte d'emblée.

Dr C. : *On s'est déjà dit bonjour.* Alors Nathalie.

Nathalie : Oui, c'est moi.

Dr C. : R... c'est un nom portugais ?

Nathalie : Tout à fait.

Dr C. : *Et Nathalie, ça vient d'où ?*

Nathalie : C'est ma mère qui a décidé de m'appeler comme ça.

Dr C. : Comment ça « c'est ma mère qui a décidé » ?

Nathalie : Bah, je sais pas, c'est venu comme ça.

Dr C. : *Alors, vous me dites en arrivant, vous étiez dans la cour, « je suis venue me faire psychanalyser. »*

Nathalie : Bah, oui, pour moi c'est ça.

Dr C. : J'ai mon mot à dire quand même, hein !

Nathalie : Oui.

Dr C. : Non ?

Nathalie : Exactement.

Dr C. : *Donc vous venez m'expliquer ce qui vous arrive, quoi.*

On entend que Czermak a tiqué sur cette phrase dite dans la cour : *je suis venue me faire psychanalyser.* D'où venez-vous vous faire psychanalyser Nathalie ? D'où ça vous vient de dire ça ? C'est ce qu'il questionne en lui renvoyant : *Nathalie, ça vient d'où ?* Cette formule énigmatique n'a pas l'air d'être une demande. On pourrait presque qualifier ce propos d'intransitif. Les coordonnées d'adresse ne sont pas claires. Il s'agit donc pour Czermak de cerner ce qui supporte ce propos, ce qui l'a produit, afin de mesurer ses enjeux, et ce que ça implique le concernant. Tentative de lecture des coordonnées dont il est question.

Czermak temporise donc cette demande d'analyse qui n'en est pas une, en lui expliquant qu'*il a son mot à dire, quand même.* Et puis finalement : *Donc, vous venez m'expliquer ce qui vous arrive quoi.* Il réalise une opération clinique fine en disant cela, à deux niveaux : en premier lieu, il lui propose un mode de rapport. En mettant en avant le but de l'entretien, qu'elle explique ce qui lui arrive, il dessine les coordonnées d'une adresse. La phrase de Nathalie n'induisait aucun mode de rapport : dans *je suis venue me faire psychanalyser*, le rapport à l'autre n'est pas spécifié. Et ce serait aller vite que d'affirmer qu'elle s'adressait à Czermak. En disant *Donc vous venez m'expliquer ce qui vous arrive quoi*,

Czermak introduit un rapport : il est question de *vous*, et *moi* : *vous venez m'expliquer*. Cela étant, il s'avance prudemment : *le je suis venue me faire psychanalyser* reste à résoudre.

Et c'est bien ce qu'il continue de questionner, car en second lieu, il reprend le verbe *venir* dans sa proposition, qui est omniprésente dans les premières lignes de l'entretien. Au *Je suis venue me faire psychanalyser*, Czermak renvoie *Nathalie, ça vient d'où ? / Bah je sais pas, c'est venu comme ça / Donc vous venez m'expliquer ce qui vous arrive, quoi*. Il garde le cap sur ce *je suis venue me faire psychanalyser* en reprenant le signifiant *venir*.

Nathalie : Je sais pas justement ce qui m'arrive, je me reconnais plus. J'ai perdu la joie de vivre. Donc, je me suis perdue moi-même. Et j'arrive pas à me retrouver comme j'étais avant.

Dr C. : C'est compliqué de savoir pourquoi est-ce qu'on s'est perdu soi-même. *Dites-moi* comment ça se présente...

Nathalie : Avant, je faisais plein de choses et maintenant je fais plus rien. J'ai plus d'envie. Et quand je fais quelque chose, des fois je le fais à contrecœur. Parce que j'ai pas le choix.

Dr C. : Ici, vous y êtes à contrecœur ?

Nathalie : Non, parce que ça peut être bénéfique pour moi. Mais j'appréhendais énormément, oui.

Dr C. : En quoi ?

Nathalie : Je sais pas, le fait d'être jugée, des regards, tout ça me gêne maintenant. Même dehors, j'ose pas sortir beaucoup parce que j'ai l'impression que les gens y font que me regarder et ça me stresse.

Dr C. : Ici, on est plutôt décontractés, non ?

Nathalie : Oui, bah, vous avez l'habitude, c'est pour ça. C'est une première pour moi donc c'est impressionnant

Dr C. : Je voudrais surtout pas que vous soyez impressionnée.

Nathalie : Bah, quand même c'est impressionnant d'avoir autant de monde, là autour de moi, comme ça, que je ne connais pas, qui savent pas mon histoire

Dr C. : Bah, allez-y, racontez-nous tout ça

Nathalie dit qu'elle appréhende d'être jugée, que le regard des gens la stresse, que c'est impressionnant qu'il y ait autant de monde dans la salle autour d'elle. Il y a une pente à l'angoisse qui s'entend : les intentions des auditeurs ne sont pas connues, leur regard est pesant et pourrait vite devenir persécutant. Czermak tente de temporiser ce poids de l'objet regard en proposant un autre

rapport. On passe de *vous venez m'expliquer ce qui vous arrive / Dites-moi comment ça se présente à Ici on est plutôt décontractés, non ? / Bah, allez-y, racontez-nous tout ça. C'est-à-dire qu'on passe d'un rapport duel : vous et moi, à un rapport plus étendu, qui inclut également l'auditoire : vous et nous. Racontez-nous tout ça.*

Czermak opère par la parole. Par la parole, il tente de temporer ce regard de l'auditoire en l'intégrant dans le dialogue de l'entretien. Ce n'est plus *vous venez m'expliquer ce qui vous arrive, quoi*, mais : *vous venez nous expliquer ce qui vous arrive quoi !* Ce qui était opaque devient recouvert de signifiants : *ici, on est décontractés, et on est là pour que vous nous racontiez ce qui vous arrive.* Autrement dit, pas d'intention de jouissance.

Les effets de cette opération clinique sont instantanés.

Nathalie : C'est pas évident de raconter tout ça. Ce qui est bien, c'est que le Docteur S., il est au courant de tout, et ça passe tout seul.

Dr C. : Vous l'avez à la bonne, quand même hein ?

Nathalie : Oui, on peut dire ça.

Dr C. : Le Dr S. m'a dit quelques mots de vous et j'aimerais autant que vous nous fassiez état de, comme vous avez commencé à le faire.

*Ce qui est bien c'est que le Docteur S., il est au courant de tout et ça se passe tout seul.* On entend là que Nathalie a un transfert sur le Dr S. tout à fait établi, qui semble paranoïaque : l'autre qu'est le Dr S. est au courant de tout, induisant que *ça passe tout seul*. Ce transfert semble plutôt du côté de l'érotomanie dans la mesure où ce savoir attribué au Dr S. se présente, pour elle, comme un appui. Czermak note bien cela, et va prendre appui sur ce transfert pour tenter de la faire parler davantage. Il dit : *Le Dr S. m'a dit quelques mots de vous et j'aimerais autant que vous nous fassiez état de : c'est-à-dire qu'il se pose comme un tout petit peu au courant, lui aussi.* Puisqu'il est si difficile de parler devant un auditoire qui ne sait rien, il se place légèrement du côté de ce lieu du savoir pour tenter de faire parler la patiente.

Nathalie : J'ai l'impression de plus rien ressentir. J'ai perdu toutes les émotions, quoi.

Dr C. : Vous me disiez que vous étiez un peu inquiète en arrivant ici, donc vous n'avez pas tout perdu ! L'idée qu'on se rencontre, ça vous inquiétait un peu.

Nathalie : Bah, je fais confiance entièrement au Docteur S., donc s'il me l'a proposé, c'est pour mon bien.

Dr C. : Certainement.

Nathalie : C'est pas parce que il avait rien d'autre à faire ou je ne sais guère quoi, donc je lui fais tout à fait confiance, donc c'est pour ça que je suis là, sinon, j'aurais pas confiance en lui, je serais pas venue. S'il me l'a proposé, c'est pour mon bien.

Les signifiants du transfert de Nathalie sur le Dr S. sont formulés : *je lui fais tout à fait confiance. S'il me l'a proposé, c'est pour mon bien.* Marcel Czermak appuie cela. *Certainement.* Il appuie la certitude qu'elle a que le Dr S. veut son bien.

Nathalie ajoute : *j'aurais pas confiance en lui, je serais pas venue.* On peut ajouter : se faire psychanalyser. Son *je suis venue me faire psychanalyser* se trouve là éclairé : les coordonnées de sa venue s'entendent davantage. Le Docteur S. la pense hystérique, et s'inquiète devant les voix. Il attend un éclairage diagnostique de Czermak à qui il envoie sa patiente. En quelque sorte, il dit à Nathalie : *Allez vous faire psychanalyser !*, ce qu'elle reprend : *je suis venue me faire psychanalyser.* Elle vient donc se faire psychanalyser parce que le Dr S. le lui a demandé.

Notons qu'elle éprouve de l'inquiétude à l'idée de cette rencontre : *j'appréhendais énormément.* Czermak l'interroge sur cette inquiétude. Elle répond : *je fais confiance entièrement au Docteur S., donc s'il me l'a proposé, c'est pour mon bien.* À cette remarque de Czermak, mobilisant le *vous* et *moi* : l'idée qu'on se rencontre, Nathalie lui renvoie sa certitude. Autrement dit, elle lui répond qu'il n'est que question de son rapport au Dr S.

Les éléments transférentiels s'éclaircissent petit à petit : la place qui est attribuée à Czermak est celle que le Dr S. lui attribue : il est le juge de la structure de Nathalie. Qui vient-elle donc voir en Czermak, si ce n'est celui qui pourra répondre aux interrogations du Dr S. ? Le Dr S. a une attente quant à cet entretien, ainsi qu'un certain transfert sur Czermak. En revanche, nous n'observons pas de transfert de Nathalie sur Czermak : son transfert est complètement dirigé sur le Dr S. *Et Czermak en tient pleinement compte* : il appuie ce transfert avec tact et prudence. En effet, elle est quand même en lien avec un type qui *veut son bien et à qui elle fait tout à fait confiance.* Où est le transfert négatif là-dedans ? Si Nathalie se met à transférer sur Czermak, cela pourrait tourner à la persécution. Il y a là un enjeu essentiel :

il s'agit, à partir de là, de tenir compte de ce transfert de Nathalie sur le Dr S.

Nathalie : Avant j'aimais bien recevoir du monde à la maison, maintenant je veux voir personne. Ça m'insupporte. Leurs regards, j'ai l'impression qu'ils me dévisagent comme pas deux quoi. Donc j'essaye de fuir.

Dr C. : C'est mon cas ?

Marcel Czermak interroge ici cette disposition à la persécution que nous venons de mentionner.

Nathalie : Bah, vous allez bien me juger au bout d'un moment. Vous allez bien donner votre avis

Dr C. : Qu'est-ce qui vous dit que je vais porter un jugement quelconque ?

Nathalie : Parce que c'est votre travail. J'appréhende de ce que vous allez me dire.

Nathalie a très bien compris de quoi il est question : le Dr S. l'envoie à Czermak pour qu'il juge de sa structure. Elle est comme suspendue à ce qu'il va dire. Ce qui est en jeu, pour elle, dans son rapport à Czermak, n'est donc que l'enjeu du Dr S., à savoir ce jugement.

L'entretien se poursuit sur les thèmes de l'enfance de Nathalie, de sa situation familiale, de ses voix, et de ses idées suicidaires.

Dr C. : *Avec ce que vous me dites je peux quand même penser que vous n'avez pas envie de vous foutre en l'air ?*

Nathalie : Bah, détrompez-vous. Heureusement que je suis pas à la maison, parce que je serais capable de recommencer.

Nathalie est pliée à l'injonction des voix qui lui disent qu'elle est un fardeau et qu'elle *ferait mieux de foutre le camp*. Comment opérer à ce niveau-là ? Et plus que ça, *qui* peut opérer ? Czermak tente de l'accrocher en essayant de mobiliser sa fibre maternelle, à plusieurs reprises, sans succès. Sa parole ne fait pas poids pour Nathalie.

Dr C. : *Qu'est-ce que vous pensez de notre conversation ?*

Nathalie : Rien de spécial, je vous ai dit la vérité. Mais de savoir que le Dr S. est dans la pièce, ça me rassure. Pourtant la première fois qu'on s'est rencontrés je l'ai dit : je le déteste, parce qu'il m'avait dit que j'avais pas le droit de voir mes enfants.

Dr C. : *C'est son autorité ! Ça vous arrive de temps en temps d'accorder un peu d'autorité à quelqu'un ?*

Nathalie : Là je me suis dit que c'était pour mon bien donc il fallait absolument que je lui fasse confiance. C'est une relation unique, je peux tout lui dire.

Dr C. : *C'est drôlement bien.*

Nathalie : Comme il m'a dit encore tout à l'heure (mon mari), tant que le Docteur S. ne donnera pas son autorisation pour sortir il me laissera pas sortir.

Dr C. : Il a raison votre mari. *C'est pas à lui de juger de votre situation, c'est au docteur S.*

L'entretien se finit sur l'idée que c'est au Dr S. de décider. Constatant que sa parole ne faisait pas poids, Czermak a tenté de conforter cette place de choix qu'a le Dr S. pour Nathalie. Il espère que sa parole, à lui, aura un poids. Cela étant, il n'est pas évident qu'elle puisse intégrer quelque chose de l'ordre d'une autorité sans se sentir persécutée.

Notons que c'est à partir du moment où le transfert de Nathalie sur le Dr S. est appréhendé par M. Czermak qu'il peut tenter une opération clinique. *Soumission entière aux positions subjectives du malade*, disait Lacan. M. Czermak tient compte du transfert, s'appuie dessus quand il le peut, et tente de manœuvrer les éventuelles flambées. Il opère par la parole, prudemment. Avec une mesure absolue de ce qu'il dit, une attente au tournant des éléments transférentiels, seuls appuis permettant l'opération clinique, il en assume les éléments, quels qu'ils soient.

Qu'est-ce qu'un analyste peut attendre d'un psychotique ? Si l'on s'en tient à cet entretien, nous pouvons répondre : qu'il soit dans un rapport transférentiel. La question du transfert occupe tout l'entretien, il en fait l'amorce et tout l'itinéraire : il s'agit de déplier et d'éclairer les coordonnées du *je suis venue me faire psychanalyser* pour tenter d'opérer à partir de là, et finalement plutôt s'abstenir, compte tenu de ce qui est entendu.